

ISKRA & GARANTISANSPIGEON PRÉSENTENT

DISPAR

DISPARAISSEZ LES OUVRIERS !

AISSEZ

UN FILM DE CHRISTINE THÉPÉNIER ET JEAN-FRANÇOIS PRIESTER

LES OU

MUSIQUE REINHOLD FRIEDL

VRIERS !

SORTIE NATIONALE LE 9 MAI 2012

Après À L'OMBRE DE LA RÉPUBLIQUE, iskra distribution a le plaisir de vous présenter "Disparaissez les ouvriers !"

SYNOPSIS

Durant plus de 140 jours, les ouvriers de Legré-Mante ont occupé « leur » usine, leader sur le marché mondial d'acides tartriques pour dénoncer une liquidation frauduleuse, manifester leur colère et réclamer justice... Ils n'ont rien obtenu de ce qu'ils demandaient et ont perdu aussi le procès en appel de la décision du tribunal de commerce qui avait prononcé la liquidation judiciaire.

Pourtant quand on voit l'état d'abandon des bâtiments et des ateliers, pas besoin de beaucoup d'explications pour comprendre dans quelles conditions travaillaient les ouvriers de Legré-Mante. Pas besoin non plus de beaucoup de preuves pour penser que cette fermeture était planifiée depuis longtemps et cela pour des questions de profit à court terme : en l'occurrence la vente du terrain idéalement situé face à la mer au pied du futur parc des calanques à Marseille.

RÉSUMÉ

Dans l'incroyable « décor » de leur usine liquidée, les ouvriers de Legré Mante à Marseille s'expriment comme les derniers survivants d'un monde que les spéculateurs voudraient voir disparaître...



ENTRETIEN ENTRE CHRISTINE THÉPENIER RÉALISATRICE ET FABIENNE YVERT ARTISTE, PLASTICIENNE, SECRÉTAIRE DE GARANTISANSPIGEON.

Christine Thépenier : « Disparaissez les ouvriers » est un film qu'on a commencé à tourner sans même savoir qu'on allait faire un film. J'habite depuis quelques années dans le quartier où cette usine est implantée mais comme elle est entourée de murs assez hauts, son activité m'était assez mystérieuse jusqu'à ce qu'elle ferme... Au début de l'été 2009, les ouvriers ont écrit sur les murs de longues phrases pour exprimer leur colère, dénoncer une fermeture du jour au lendemain sans concertation parce que le terrain « idéalement » situé à Marseille au pied du futur parc des calanques faisait rêver les promoteurs immobiliers... C'est pour les soutenir dans leur lutte qu'on est allé les voir avec Jean-François Priester en leur proposant de les filmer tant qu'ils occuperaient l'usine, et c'est ce qu'on a fait, en allant autant qu'on le pouvait discuter et passer du temps avec eux, enregistrer ce qu'ils avaient à dire...

Fabienne Yvert : Revenons au film parce que « Disparaissez les ouvriers » est un film documentaire, mais ce n'est pas ce qu'on appelle un film militant, c'est avant tout du cinéma... On voit des hommes, beaux dans leur qualité humaine de travailleurs, occuper leur usine, réfléchir, seuls ou ensemble, à ce qui est en jeu dans cette liquidation truquée, à leur condition de travailleurs, face aux décisions patronales, politiques et judiciaires. Ce n'est pas seulement le constat d'une histoire où l'on met les ouvriers à la poubelle, où la machine broie l'humain. Parce que ce que nous montre le film, c'est justement ce que l'humain a de plus : l'inquiétude, la colère, l'espoir, l'accent, les tongs ou l'anorak... Et que la caméra les aide en leur "filant un coup de main". Elle est là avec eux, très près d'eux-mêmes parfois, elle accompagne plutôt que constater (ce sont les ouvriers qui constatent).

Christine Thépenier : Les ouvriers nous ont dit souvent craindre qu'on ne puisse pas les croire et c'est vrai que c'est assez incroyable ce qu'ils nous ont raconté. On leur a dit que cela se lisait sur leurs visages, s'entendait dans leur voix, que leurs silences aussi en disaient long sur leurs sentiments... Mais il a fallu beaucoup de temps pour être avec eux dans ce type de

relation pour qu'ils nous parlent autrement qu'aux journalistes par exemple. Mais de la même manière, il nous a fallu du temps pour vraiment comprendre la profondeur de leur colère, et ce qui les faisait « tenir » pour occuper cette usine jour et nuit sans perdre espoir comme ils l'ont fait pendant plus de quatre mois, sachant que leur patron comme les autorités misaient sur l'usure. La majeure partie du temps, il ne se passait rien de très spectaculaire et ils n'intéressaient plus les médias qui ont besoin d'action. C'est dans ce temps-là, parce qu'on avait décidé d'aller avec eux jusqu'au bout, quelle que soit l'issue de leur lutte, qu'on a vraiment pu travailler avec eux, leur parlant nous, de ce qu'on faisait, comme eux, nous parlant de leur travail. Prendre ce temps, être seulement disponible à ce qui arrive, mais aussi travailler sans hiérarchie entre l'image et le son comme on l'a fait, c'est une liberté qu'on aurait jamais eue dans le cadre d'une production classique où dans un temps donné, avec un dispositif adéquat, il faut réaliser le film tel qu'il a été préalablement écrit...

Cela peut sembler être une idée de mise en scène, une sorte de reconstitution, mais on n'aurait jamais pu imaginer (anticiper) que Monsieur Vu par exemple ou bien Mario allaient refaire les gestes qu'ils avaient dû faire mille fois pour nous expliquer leur travail. C'était simplement qu'ils retrouvaient leurs outils à la place où ils les avaient laissés en quittant leur poste, sans savoir que c'était la dernière fois qu'ils s'en serviraient... D'une autre manière, comment ont-ils pu avoir l'idée d'aller s'asseoir à califourchon sur un muret pour parler d'une hypothèque et de discuter de l'avenir de l'industrie au milieu des arbres, nous offrant ainsi la possibilité de les filmer dans des cadres magnifiques. Non, on n'a jamais demandé aux ouvriers de faire quoi que ce soit pour nous, bien au contraire, et ils nous ont souvent surpris.

Fabienne Yvert : Ce ne sont pas des pantins interchangeables quand bien même ce ne sont pas les seuls ouvriers dans cette situation. Les ouvriers "font corps" avec leur usine ancrée dans un paysage. Il est beaucoup question du corps, d'ailleurs, dans les conditions de travail et de sécurité.

Christine Thépénier : Cette usine avec ces installations rongées par l'acide tartrique, cette ambiance noire bleutée, ou la rouille qui recouvre tout, offre un « décor » étonnant, impressionnant. Mais quand on voit les ouvriers se déplacer à l'intérieur, on prend vraiment conscience des risques qu'ils couraient et on ne peut plus trouver ça « beau ». On s'est demandé souvent, et on leur a demandé, pourquoi comment, ils avaient pu travailler là, dans de telles conditions, et comment, pourquoi, ils pouvaient encore se battre pour ce travail ? Car cela peut sembler irrationnel, paradoxal, si l'on ne comprend pas ce que la crainte de perdre son travail peut engendrer comme compromission. La violence de ce qu'ils nous racontaient était d'autant plus grande qu'ils s'exprimaient doucement, un peu comme s'ils venaient de se réveiller après un long cauchemar. Une autre crainte de Martial, c'était que ces images puissent être mal interprétées, et laissent penser à ceux qui les voient que le patron en fermant l'usine avait finalement sauvé la vie de ces hommes, ce qui serait quand même un comble.

A deux reprises, nous avons organisé une projection dans l'usine, d'une heure de rushes que j'avais rapidement montés pour les ouvriers et leurs familles et aussi quelques habitants du quartier venus les rejoindre pour la soirée, pour qu'ils voient et entendent ce nous avons vu et entendu. Ceux qui n'étaient jamais entrés dans cette usine étaient sidérés par ce qu'ils voyaient mais aussi par le caractère crapuleux de cette fermeture dont ils découvraient la complexité. Nous les premiers pendant le tournage, on a souvent eu l'impression d'être dans un mauvais film car on est rarement confronté au monde des affaires, on est un peu naïf...

Pour les ouvriers, c'était une véritable épreuve de réaliser à quel point ils se faisaient rouler dans la farine, d'autant plus qu'ils avaient tout vu venir mais sans pouvoir rien y changer. Occupant l'usine, ils disaient non ! Ils refusaient de se résigner. Ils avaient la conviction que la justice ne pouvait pas laisser faire aux patrons ce qu'ils voulaient en toute impunité. Elle finirait bien par leur donner raison. Quand le jugement tombe après cinq mois d'attente et d'interrogation, c'est pour les ouvriers une fin de non recevoir de leur version des faits (ils perdent) et aussi à l'opposé de tout ce qu'on a filmé.

Le film est monté en commençant par la lecture d'un extrait de ce jugement dont les termes sont contredits par la suite. Alors qu'il est question de « dégradation du climat social » comme étant une des raisons de la liquidation, On voit la dégradation des conditions de travail et le mépris des patrons à l'égard des ouvriers. Il y a entre les termes de la justice et la parole de ces hommes un réel grand écart. Cela peut s'expliquer par l'absence d'enquête dans ce type de procédure et le film ne prétend pas la remplacer, mais permet à la voix de ces hommes d'être entendue, et le cinéma est, je pense, un bon endroit pour cela.

Fabienne Yvert : Que ces mecs en short dans leur usine déglinguée affirment qu'ils croient en leur boulot et en la justice et en même temps que tout tienne sur un fil, celui qui à la fois coud de fil blanc cette liquidation, celui sur lequel monsieur Vu marche, celui de Martial qui sert à aligner les machines, etc. C'est ça qui nous cloue au fauteuil durablement, et qui fait qu'on repense au film longtemps après, comme on ne peut plus oublier " Avec le sang des autres " après l'avoir vu, avec les paroles de Corouge sur fond de cars d'usine dans la nuit qui nous vrillent pour toujours yeux et oreilles. Ça devient précieux par les temps qui courent, des gens non formatés, un film qui ne l'est pas non plus.

Christine Thépénier : Pour avoir d'autres clefs pour comprendre le monde que celles que nous imposent les médias, je crois que c'est important d'aller voir ce qu'il se passe derrière les murs.

SÉANCES EXCEPTIONNELLES

“AVEC LE SANG DES AUTRES” DE BRUNO MUEL GROUPE MEDVEDKINE 1974

A notre envie d'accompagner en séances exceptionnelles “Disparaissez les ouvriers !” du film de Bruno Muel “Avec le sang des autres” Bruno nous a adressé la réponse suivante :

Chère Viviane,

Je t'ai déjà dit que Disparaissez les ouvriers ! m'avait beaucoup touché. Je suis toujours sensible à la relation forte entre filmeurs et filmés. Ici, c'est palpable et c'est la première qualité du film. L'histoire de cette poignée d'ouvriers oubliés dans cette usine presque écroulée et qui continuent à se battre contre un ennemi insaisissable me fait penser à celle de ces fameux “marins perdus” sur leur bateau rouillé abandonné à quai par l'armateur à Marseille, pas loin de là, à Rotterdam ou à Singapour. On pourrait dire de ces histoires qu'elles sont des cas marginaux. Mais c'est justement la question : il y a de plus en plus de cas marginaux.

J'ai d'abord été étonné quand l'équipe d'Iskra m'a proposé d'associer à cette sortie Avec le sang des autres. Est-ce que ce n'était pas un peu paradoxal ce rapprochement avec un film vieux de quarante ans, tourné dans une période de plein emploi dans la plus grande usine de France (elle employait alors 40.000 travailleurs)?

Cependant, à mieux y penser, ce rapprochement me semble juste car ces films traitent tous les deux de la violence. C'est ce que j'ai toujours mis en avant en présentant Avec le sang des autres : plus qu'un film sur les conditions de travail c'est un film sur la violence. Le renvoi d'un film à l'autre est comme une leçon d'histoire, très sombre, où on voit les années passer et rien ne s'arranger pour la classe ouvrière, au contraire. Ça peut donner envie de se battre.

Dernier point : Il ne faut pas oublier de rappeler que mon film fait partie de l'aventure collective des groupes Medvedkine.

Amitiés
Bruno Muel
Le 22 février 2012

RÉSUMÉ

Une descente aux enfers. La chaîne chez Peugeot. Son direct et image simple, assourdissante image. C'est là l'essentiel de l'empire Peugeot: l'exploitation à outrance du travail humain; et en dehors, cela continue. Ville, magasins, supermarchés, bus, distractions, vacances, logement, la ville elle-même: horizon Peugeot. On parcourt le circuit, tout est ramené à la famille Peugeot.



EXTRAIT DU FILM

« C'est pas simple de décrire une chaîne... Ce qui est dur en fin de compte, c'est d'avoir un métier dans les mains. Moi je vois, je suis ajusteur, j'ai fait trois ans d'ajustage, pendant trois ans j'ai été premier à l'école. Et puis, qu'est-ce que j'en ai fait ? Au bout de cinq ans je ne peux plus me servir de mes mains, j'ai mal aux mains. J'ai un doigt le gros, j'ai du mal du mal à la bouger, j'ai du mal à toucher Dominique le soir. Ça me fait mal aux mains. La gamine quand je la change, je peux pas lui dégraffer les boutons. Tu sais t'as envie de pleurer dans ces coups-là. Ils ont bouffé tes mains. J'ai envie de faire un tas de choses et puis, je me vois maintenant avec un marteau, je sais à peine m'en servir. C'est tout ça tu comprends. T'as du mal à écrire, j'ai du mal à écrire, j'ai de plus en plus de mal à m'exprimer. Ça aussi c'est la chaîne... »

Christian Corouge, dans “Avec le sang des autres”.

FICHES TECHNIQUES

DISPARAISSEZ LES OUVRIERS !

Réalisation à l'image Christine Thépénier
et Jean-François Priester au son
Musique originale Reinhold Friedl
Montage Christine Thépénier
Étalonnage Herbert Posch
Montage son Raphaël Girardot et Jean-François Priester
Mixage Jean-Marc Schick
Production Viviane Aquilli.
Co-production ISKRA et GARANTISANSPIGEON
Avec la participation du CNC et le soutien de la région PACA



78mn - couleur - 16/9eme - stéréo

CHRISTINE THÉPENIER



Née en 1961 à Nogent-sur-Marne, elle passe sa jeunesse à Marseille. Après des études aux Beaux Arts de Luminy, elle part vivre dans les Alpes de haute Provence. Elle y découvre le théâtre et le cinéma en amateur et commence ainsi une carrière de costumière avec Jean-Pierre Weil et Erik Bullot. Elle crée ensuite les costumes des chorégraphies de Didier Deschamps et Hervé Robbe puis elle part à Montréal, où elle collabore à de nombreux spectacles. Elle revient en France à l'occasion du tournage d'un film de Sylvie Nayral avec qui elle co-dirige ensuite l'association «La Singlinglin» basée dans l'Hérault. Deux films montés et une mise en scène pour le théâtre plus tard, elle reprend des études en 1999 et obtient un DU en «réalisation audiovisuelle» à l'Université de Montpellier. Elle réalise ses premiers films autour du travail de Germana Civera (danseuse) et mène de front depuis lors une activité de costumière et de documentariste. Elle revient à Marseille en 2006.



JEAN-FRANÇOIS PRIESTER

Travaille comme chef opérateur du son depuis 1990 sur de nombreux films.
Avec les réalisateurs : I.Pasternak, Hélène Chatelain, Jean-Louis Comolli, Shu Aiello, Pascal Kané, Paul Carpita, Peter Watkins, Stéphane Gatti, Ginette Lavigne, Erik Bullot, Sylvie Nayral, Emile Weiss, Christine Thépénier.

AVEC LE SANG DES AUTRES

Réalisation, Production : Bruno Muel, Image : Alain Périsson, Claude Baquières, Son : Theo Robichet, Montage : Anna Ruiz, Julianna Ruiz, Musique : Aubépine, Groupe Medvedkine de Sochaux

1974 - couleur - Français - Nouvelle version 50' - nouvelle copie.

DISTRIBUTEUR
ISKRA
iskra@iskra.fr
T: 01 41 24 02 20

ATTACHÉ DE PRESSE
François Vila
francoisvila@aol.com
T: 01 53 40 89 97

PROGRAMMATEUR
Jean-Jacques Rue
jjrue@iskra.fr
T: 06 16 55 28 57

ISKRA



